

SHELLEY PÉRI EN MER

Par Guido BIAGI

Comment relire cette page émouvante, à l'occasion du centenaire de la mort de Shelley, sans qu'elle ravive en nous la pensée chère d'un autre homme jeune, plus jeune encore, péri en mer, non pas au cours d'une croisière, mais en martyr d'une cause persécutée ? Sans que, de la Méditerranée où se perdit Shelley, à peine âgé de trente ans, notre souvenir remonte vers l'Arctique, qui nous prit tout ce que les vingt-huit ans de Raymond Lefebvre tenaient en réserve ? Et à ce qui rapproche à travers un siècle et les races ces deux âmes fraîches et frémissantes, toujours vivantes au-dessus du naufrage : don de soi, générosité à corps perdu, passion fougueuse pour ce que le monde a de plus beau, et refus enthousiaste d'accepter la somme des impostures qu'il encourage ou tolère. Jusqu'aux bruits absurdes que l'on fit courir sur la mort de Shelley comme sur celle de Raymond Lefebvre, la destinée qui les supprima brutalement l'un et l'autre, à un siècle de distance, les associe dans notre pieuse mémoire et notre amour. — Léon BAZALGETTE.

Ce fut pour aller à la rencontre de Leigh Hunt que, le premier juillet, Shelley se mit en route avec Williams, à bord de l'*Ariel*, dans la direction de Leghorn. Cet ami qu'il chérissait venait en Italie (avec les subsides que Shelley lui avait procurés) dans le but de fonder une revue littéraire avec Byron.

En dédiant à Hunt les *Cenci*, le poète avait écrit : « Si j'avais connu un homme plus hautement doué que vous de tout ce qui est digne d'un homme, je lui aurais demandé d'embellir de son nom cet ouvrage. Quelqu'un de plus noble, plus droit, plus pur et plus brave ; quelqu'un qui montrât une plus sublime tolérance à l'égard de ceux qui agissent et pensent avec malice, et fut pourtant lui-même exempt de malice ; quelqu'un qui sût mieux recevoir et dispenser un bienfait, bien que voué à donner bien plus qu'il ne peut recevoir ; quelqu'un de plus simple et, au sens le plus élevé du mot, de plus limpide dans sa vie et ses mœurs. Je n'en ai jamais connu ; et j'avais déjà été heureux en amitiés quand à leur liste s'ajouta votre nom. Dans cette haine, tenace, irrécyclable, de la tyrannie et de l'imposture, familiale et politique, qu'a illustrée le cours de votre vie, et qui illustrerait la mienne, si la santé et les talents m'étaient donnés, puissions-nous en nous soutenant l'un l'autre dans notre tâche, vivre et mourir. » Leigh Hunt était vraiment l'ami de son cœur : il pouvait à peine se figurer qu'il était sur le point de le rencontrer en personne.

L'après-midi de leur départ soufflait une fraîche brise qui allait bientôt les mener à Leghorn. Williams et Shelley firent leurs adieux. Mary [la femme de Shelley, qui était souffrante les jours passés] se sentait mieux et eut la force de se traîner jusqu'à la terrasse ; mais elle était terrible-

ment abattue et ne pouvait se faire au départ de son mari. Elle était inquiète au sujet de la santé de leur enfant. Elle rappela deux ou trois fois Shelley pour lui dire que, si elle ne le revoyait pas bientôt, elle emmènerait l'enfant à Pise. Lorsqu'ils partirent enfin, elle pleurait à chaudes larmes.

Ils mirent à la voile. A Lerici, ils rencontrèrent le capitaine Roberts qu'ils prièrent à bord, et le soir même ils jetaient l'ancre à Leghorn, tout près du yacht de Byron, le *Bolivar*, qui avait été construit pour lui aux chantiers de Leghorn. N'ayant pu obtenir leur permis d'atterrissage ce soir-là, ils ne débarquèrent que le lendemain matin. Enfin, les deux amis se trouvèrent ; Shelley se jeta au cou de Hunt, et ils s'embrassèrent. « Je ne puis pas dire comme je suis ravi », s'écria Shelley, « vous ne pouvez vous imaginer à quel point cela me rend heureux. » Thornton Hunt, fils aîné de Leigh Hunt, se rappelait encore, après bien des années, cet accueil et ce cri d'extase.

De Leghorn, les Hunt se rendirent avec Shelley à Pise, où ils logèrent chez Byron, qui avait préparé pour eux le rez-de-chaussée du palazzo Lanfranchi..... Ils visitèrent les monuments, le Campo Santo, le Dome, la mélancolique tour penchée, tous les glorieux vestiges du grand passé de la République. Hunt cite un entretien qu'ils eurent. « Il approuva fortement une remarque que je fis dans la cathédrale de Pise où résonnait l'orgue : qu'il pourrait y avoir une religion vraiment divine si elle était fondée sur la Charité, non sur la Foi. »

Mais l'heure vint de se dire adieu, tristement. Les vagabonds devaient s'en retourner. Williams ne voulait pas attendre, et les deux femmes soupiraient après leur venue. Leigh Hunt supplia son ami de ne pas s'aventurer en mer si le temps était menaçant et lui donna, pour lire pendant la traversée, le dernier volume de vers de Keats, qui contenait le fragment sublime nommé « Hypérioron. »

« Garde-le, dit-il, jusqu'au jour où tu pourras me le rendre de la main à la main. » Ils s'embrassèrent une dernière fois et la voiture de Shelley disparut dans la nuit sur la route de Leghorn.

Il avait fait une chaleur étouffante, à suffoquer ; depuis des jours le soleil régnait en souverain dans un bleu resplendissant, sans l'espoir de la plus petite ombre de nuage. C'était vraiment le soleil éclatant d'Italie au « rire impitoyable », si cher au poète, mais fatal aux hommes, aux animaux et aux récoltes. A Parme, les paysans étaient obligés d'abandonner le travail dans les champs, de dix heures à cinq, à cause de la chaleur excessive. L'eau manquait partout, et les prêtres imploraient du ciel la pluie, en faisant des processions solen-

nelles, découvrant les images miraculeuses et promenant les reliques les plus vénérées.

Cela ne pouvait durer. Le huit juillet, le lundi fatal, la pluie que l'on désirait depuis si longtemps, paraissait proche. L'aspect du ciel avait changé ; un orage éclata, mais demeura au loin et le ciel reprit sa sérénité. Shelley passa toute la matinée à faire des provisions pour la colonie de Casa Magni, aller à la banque, etc. Puis, toujours accompagné de Trelawney, il revint au port. Une petite brise soufflait dans la direction de Lerici, et Williams qui avait hâte de partir, déclara que dans sept heures ils seraient arrivés. Shelley était très en train ce matin-là, comme il arrive parfois lorsqu'un obscur danger vous menace. Il ne voulut pas écouter les prédictions du capitaine Roberts, qui continuait à annoncer l'imminence d'un violent ouragan.

Vers midi ou peu après, les deux amis étaient à bord de l'*Ariel*, avec Charles Vivian [le mousse]. Trelawney aurait voulu leur faire la conduite en mer, sur le *Bolivar*, dont il avait le commandement, mais il en fut empêché par des formalités sanitaires. Entre une heure et deux, l'*Ariel* quittait le port, presque en compagnie de deux felouques. Trelawney, sombre et chagrin, donnait, bien à contre-cœur, l'ordre de carguer les voiles du *Bolivar* et de mouiller l'ancre. A la longue-vue, il suivit le bateau qui portait ses deux amis, en observant d'un œil inquiet ses mouvements. « Ils auraient dû partir plus tôt ce matin », dit le pilote génois du *Bolivar*, qui ajouta : « Ils se tiennent trop près du bord. Le courant va les attraper. » « Ils auront bientôt une brise qui va les pousser au large », dit Trelawney. « Possible », répondit le pilote. « Ils ne vont pas tarder à avoir vent frais. C'est folie de hisser cette voile-là sur un bateau non ponté, sans un vrai marin à bord. » Puis, tourné vers le Sud-Est, il dit : « Voyez-moi ces lignes noires et ces

tâches de nuages, là-bas, juste au-dessus d'eux — regardez l'eau qui fume — le diable se prépare à leur jouer de la musique. »

Du bout du quai, le capitaine Roberts, lui aussi, observait l'*Ariel*. Il le vit qui marchait d'abord à la vitesse de sept nœuds ; puis, ayant grimpé au sommet du phare qui dominait un vaste horizon marin, il vit avec terreur l'ouragan s'avancer du golfe et envelopper la frêle barque, dont on avait amené la grand'voile. « L'obscurité produite par l'ouragan la cache à mes yeux ; je ne puis plus la distinguer. Lorsque la tempête fut un peu calmée, je la cherchai des yeux, cherchai, cherchai, avec l'espoir qu'elle allait réapparaître ; mais sur toute l'étendue de la mer, pas un seul bateau. »

Pendant ce temps, Trelawney, vaincu par la chaleur, était descendu dans la cabine où il s'était assoupi, sans pouvoir résister. Il fut réveillé par le tapage qu'on faisait sur le pont, où les hommes d'équipage mouillaient une deuxième ancre, pour empêcher le *Bolivar* d'être emporté. Dans le port régnait une grande confusion. On entendait des hurlements de tous côtés, comme si c'était la fin du monde ; tout le monde cherchait abri contre la tempête. Il n'était que six heures, ou un peu plus, mais il faisait déjà noir. La mer était couleur de plomb ; on eût dit qu'elle était couverte d'une peau huileuse. De furieux coups de vent étaient suivis de coups de tonnerre et d'éclairs ; il pleuvait à torrents. Le gros de l'orage dura une vingtaine de minutes.

Quand le ciel commença à s'éclaircir un peu, Trelawney fouilla l'horizon en tous sens, cherchant l'*Ariel* ; peut-être avait-il été sauvé d'une façon ou d'une autre. A huit heures, il vint à terre, mais la tempête dura toute la nuit. A la pointe du jour il retourna au *Bolivar* pour voir si on savait quelque chose. Personne ne savait rien.....

Notre prochain numéro du 2 août sera entièrement consacré au drame poignant de

« L'Oubli de la Guerre »

« C'est un sujet magnifique, vivant, important ; il permet de tout dire » nous a écrit à ce sujet Henri Barbusse, qui malade, n'a pu assister à la dernière réunion du C.R. de « Clarté ».

Ce sera un numéro véritablement sensationnel qui aura dans le pays une immense répercussion.

A côté de pages de guerre inédites de l'auteur du *Feu*, seront publiées des œuvres des meilleurs écrivains anciens combattants, et victimes de la guerre, qui n'ont rien oublié des années tragiques, rien renié du grand secret qui s'éteint dans la veulerie des uns et la fanfaronnade des autres.

Il faut que dès maintenant nos amis se préoccupent de la diffusion de ce numéro. Pour nous permettre de prévoir dès maintenant son tirage, que chacun de ceux qui voudront posséder plusieurs exemplaires nous les retiennent immédiatement. Aux organisations amies qui désireraient se servir de ce document formidable pour leur propagande, nous faisons le sacrifice de leur envoyer des paquets de DIX EXEMPLAIRES pour le prix de 8 FRANCS. Adressez vos commandes dès maintenant à la librairie de « Clarté ».